

« Au pied de la lettre »

Louise Lahaye

Number 30 (1), 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaye, L. (1984). Review of [« Au pied de la lettre »]. *Jeu*, (30), 178–180.

ser, poser des briques, plâtrer, réparer une automobile et jouer au base-ball), mais il ne transgresse rien. Chacun respecte le rôle social qui lui est assigné. Sophie est là pour rassurer tout le monde: on a ses petites fredaines d'adolescente, mais on sait reprendre sa place. Et Hubert, ce père ordinaire, ordinairement interprété par Louis Sincennes, s'arrange pour attirer la sympathie des deux femmes et du public. Il n'est pas l'auteur à succès qu'avait imaginé sa fille, mais un homme ordinaire aux prises avec des difficultés constantes d'écriture. Il a fui le foyer conjugal et a décliné toute responsabilité affective ou matérielle, ne donnant aucun signe de vie durant treize ans, mais il a, paraît-il, quand même aimé ses enfants. De l'apprendre, ça devrait nous faire chaud au coeur, non?

Comme les niveaux de langue utilisés par le traducteur pour différencier les personnages oscillent entre le *perlé* et le *joualisant*, on hésite sur le lieu où situer l'action. Toutefois, les décors et les costumes nous renseignent bien vite. Malgré les palmiers en néon qui rappellent la Californie et qui laissent supposer que l'argent n'a pas fait défaut, on se retrouve dans l'intérieur banal et familier d'une résidence de banlieue montréalaise. Tout est tellement fade, quotidien et téléromanesque, qu'on se prend à rêver à une scénographie enlevée et nourrie par le cinéma. Pourquoi pas, tant qu'à y être? Mais voilà, le néon, c'est encore ce qu'il y a de plus coloré dans cette production qui ne fait que refléter la réalité. Une réalité sans doute bien près de ce que vivent les jeunes qui auront vu la pièce. Mais où est la magie dans tout cela?

diane miljours

« au pied de la lettre »

Texte d'André Simard et de Jean Lambert. Mise en scène de Dominic La Vallée. Musique: Jean Lambert; décors: Michel Gauthier; chorégraphies: Hélène Vézina; costumes: Yvan Gaudin; éclairages: Louis-Marie Lavoie. Avec Marie Aubut (Nathalie), Yves Bourque (Gerry et le père), Ginette Chevalier (Marie-Josée), Marie-Hélène Gagnon (la mère) et Gaston Hubert (Éric). Coproduction de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Théâtre du Gros Mécano présentée au Théâtre Denise-Pelletier du 5 avril au 5 mai 1983.

Lorsque j'ai vu *Au pied de la lettre* au Théâtre Denise-Pelletier, j'ai eu l'impression d'un match à finir entre la scène et la salle. En était-il ainsi lors des représentations données à Québec? Les spectateurs étaient-ils moins survoltés et les comédiens moins préoccupés de sauver leur peau? . . . Chaque fois que je suis allée au Théâtre Denise-Pelletier, j'ai senti la même tension, le même défi. Est-ce toujours ainsi que les adolescents se « comportent en public »? De là, peut-être, la tendance à viser l'efficacité à tout prix, à faire des spectacles misant d'abord sur l'effet visuel et sonore, sur un rythme qui rivalise avec la vitesse du son.

Mais qu'en est-il de *Au pied de la lettre*? L'histoire est assez simple: deux copines, l'une à Montréal et l'autre à Québec, s'écrivent. Amies d'enfance séparées par un « malencontreux » déménagement, elles se racontent leur adolescence. L'une traverse de très durs moments (séparation des parents, mort du frère, dépression nerveuse imminente), mais cache la vérité en inventant des histoires. L'autre fait l'apprentissage normal de la vie (relations amoureuses, découverte de la sexualité). Tout cela nous est présenté dans de courtes scènes dialoguées entrecoupées de numéros chantés et chorégraphiés.

La pièce, portée à bout de décibels par

l'équipe, réussit à soutenir l'attention du public de la première à la dernière minute, à l'intéresser et même à le toucher. Le spectacle aurait donc de grandes qualités: celles, évidentes à mon avis, de faire appel à une esthétique très contemporaine, d'être direct, sans longueurs véritables, sans demi-mesures et sans pruderie. Pour une fois, c'est incontestablement la scène qui remporte la victoire!

Malgré tout, *Au pied de la lettre* reste une production assez mince quoique bien ficelée. Le texte sent la recette. Cousu de fil blanc, il est du genre série B; de la bonne série B, mais sans plus. Juste le pathos qu'il faut et au bon moment, le bon mot qui tombe au moment précis où on l'attendait pour rire, et les chansons qui interviennent là où il y avait un risque de longueur, une chute dans la tension dramatique. Très bonne technique d'écriture (à l'américaine), mais raco-

leuse au possible. *Showtime is show biz!*...

La musique aussi aurait pu être moins facile. Beaucoup de décibels, mais peu ou pas de variations d'une «touve» à l'autre, cela ne réussit pas à créer une musique contemporaine. L'utilisation de formes et de rythmes plus actuels (reggae, rap, etc.) aurait pu permettre une meilleure exploitation des possibilités vocales des comédiens (plus ou moins riches selon le cas car tout ne pouvaient pas se taper avec autant de succès le rock endiablé). Elle aurait pu, également, rendre tout son impact à la musique. On s'est contenté de monter le volume, accentuant ainsi le déséquilibre entre la part musicale et la part dramatique du spectacle.

Pourtant, l'équipe et le metteur en scène ont du talent, le sens du rythme, le goût de se frotter au public des adolescents.



Gaston Hubert, Yves Bourque, Ginette Chevalier et Marie-Hélène Gagnon dans *Au pied de la lettre*, coproduction du Gros Mécano et de la Nouvelle Compagnie Théâtrale.

Ils exploitent tout ce qu'ils peuvent et le show, qui aurait pu être d'un ennui mortel, est enlevé, survolté, poussé à fond de train. Ça fait plaisir de voir du monde se défoncer. . .

Je reviens à mes interrogations du début. Le spectacle est très efficace, mais est-ce suffisant? Le public, après la représentation, s'est-il senti enrichi? Les jeunes ont-ils appris sur eux plus qu'ils n'en savaient déjà? Certes, les images qu'on leur propose peuvent être valorisantes puisqu'elles présentent des aspects réalistes de leur vie d'adolescents d'aujourd'hui. Mais la pièce ne semble pas dépasser le strict b-a-ba d'un théâtre spécialement conçu en fonction d'un public cible.

Je veux bien admettre les hypothèses de travail du Gros Mécano. D'ailleurs, toutes les compagnies sont aux prises avec le même problème: faire un spectacle qui marche, qui rallie spontanément tout le monde, faire un *hit*. Mais il est parfois décevant de voir que l'on s'appuie sur de tels éléments pour y parvenir. Même si c'est un public insécurisant, voire dangereux — et j'en conviens —, ne mérite-t-il pas plus que ça? Le public des adolescents me semble plus intelligent, plus perspicace qu'on ne le croit généralement.

En fait, quand on mise sur la forme, le texte et le contenu deviennent souvent secondaires. Bien que le fond et la forme soient intrinsèquement reliés, l'un peut dominer l'autre et faire gagner la partie. C'est le cas de la série de spectacles produits ces dernières années où le contenu raffait tout et emportait l'adhésion du public. À quand un théâtre pour l'enfance et la jeunesse, non pas plus compliqué, mais plus complexe, plus audacieux, plus subtil et plus nuancé?

louise lahay

« commedia dell'arte » et « improvisation »

au rendez-vous du plaisir et du théâtre

Spectacle produit et présenté par des élèves du secondaire V de la polyvalente Pierre-Laporte, à Ville Mont-Royal, le 25 mai 1983, sous la direction de Sylvette Montal, assistée de Monique Béland et de Rosmarie Frey-Oberholzer.

En regard des nombreuses mutations qui s'opèrent au sein de la société québécoise et du monde occidental (crise d'identité, bouleversement des valeurs, apathie des élites intellectuelles, etc.), on imagine aisément (trop) que la majorité des élèves de nos polyvalentes ressemblent à un troupeau d'êtres amorphes, au regard éteint, complètement « décrochés » du système et pourchassés sans répit par des *pushers* sans nombre. . . Vision simpliste, confortante même dans la mesure où cette vision ne risque pas d'ébranler notre attitude démissionnaire et nos certitudes de parvenus intellectuels (nous, les anciens du cours classique, formés aux belles-lettres et aux humanités grecques et latines).

Le 25 mai 1983, la réalité se révélait tout autre à la polyvalente Pierre-Laporte de Ville Mont-Royal. Ce soir-là, une vingtaine d'élèves du secondaire V offraient à leurs camarades et à leurs parents une soirée théâtrale axée sur les thèmes de l'improvisation et de la commedia dell'arte. Dirigés fermement, mais avec beaucoup de doigté et de tendresse, par leur professeur, madame Sylvette Montal, elle-même assistée par deux stagiaires en théâtre de l'Université du Québec à Montréal, ces élèves de quinze-seize ans présentaient le résultat d'un travail amorcé lors des cours régu-